

# [artconnexion]

Gilbert Boyer, *L'ange interdit*, 1996

Il s'agit d'une centaine de cadenas gravés accrochés sur les éléments du mobilier urbain destinés à empêcher les piétons de traverser hors des passages dits protégés. La gravure est toujours composée de deux mots disposés sur deux lignes : le mot rien mais barré, rien, et au-dessous un verbe. Le mot "cadenas" provient, d'après le dictionnaire historique de la langue française, de catena qui signifie chaîne en latin. La liste des verbes gravés sur les cadenas compose elle aussi une chaîne. Une chaîne est destinée à empêcher l'accès, comme les barrières ; empêcher l'accès, mais à quoi ?

Le dictionnaire cite aussi l'expression "mettre un cadenas à quelqu'un" pour dire "empêcher quelqu'un de parler". Le cadenas s'oppose à la liberté, la première liberté, celle d'aller et venir ; mais suggérerait aussi, comme on l'a vu, une autre liberté d'importance, la liberté d'expression. C'est ainsi que se rejoignent l'objet (le cadenas) et la parole (la gravure), les cadenas et les verbes qu'ils portent. Les verbes en question, à de rares exceptions près, des verbes d'action, comme aller et venir, sont autant de facettes du Verbe.

Le cadenas qui n'est que le support du verbe, ne ferme rien, ne clôt rien, ne protège que lui-même. De même, le verbe ne désigne une action que pour elle-même, sans contexte particulier, il énonce une faculté, il dit la liberté pour elle-même, dans toute sa puissance, celle qui appelle le désir de faire, de voir, d'aimer, de rire, d'écouter, de donner, de prendre, le désir cent fois manifesté par cent verbes, interdit à certains, oublié par d'autres, mais toujours possible, toujours nécessaire pour que la vie soit la vie.

Cent verbes, mais sur chaque cadenas un seul mot : pas de texte, pas de phrase, d'aphorisme, de truisme, de proverbe, comme on a pu le voir chez d'autres artistes ; pas même une opposition de deux substantifs, pas de nom (nommer est aussi désirer), mais seul un verbe, à l'infinitif, cent fois, pour accumuler, non l'état, mais l'acte en train d'être fait, voler.

Les cadenas que Gilbert Boyer offre aux mains et aux yeux des passants, n'appellent pas la contemplation, comme une icône ; ils invitent à regarder en marchant, en mémorisant, la liste des verbes n'est pas donnée, elle se constitue au fur et à mesure. Et, l'expression "poésie urbaine" qu'utilise l'artiste/auteur est appropriée : l'espace entre les verbes est rythme, et le rythme de la marche se poursuit dans une musique intérieure, en même temps que l'addition des verbes dessine peu à peu un paysage mental.

La poésie, si elle est accessible à tous, n'est pas visible à tous ; comme ces cadenas ne l'étaient pas à tous ceux qui, quotidiennement, sont passés à côté ; comme ces cent mots, ces cent verbes, ces cent fleurs qui n'ont été lus que par quelques-uns.

Les cadenas sont fermés et ne ferment rien, la poésie est libre et n'est pas prise. La poésie est ouverte, chacun peut l'interpréter ; les cadenas sont fermés mais tous ensemble ils restent eux aussi ouverts aux passants, à ceux d'entre eux qui veulent dialoguer avec la proposition, à ceux qui veulent "réfléchir" les verbes.

L'urbanité est en jeu, avec ce qui est offert, simultanément invitation à engager un dialogue et impossibilité de le faire ; la place de la Gare est un lieu d'échange par excellence mais pas un lieu de dialogue ; c'est un lieu de circulation, on prend le train, on entre en ville, on est en transit. La

place de la Gare n'est pas une salle des pas perdus, mais un carrefour que l'on traverse, un lieu de passage, un lieu entre deux destinations.

Y aurait-il un rapport avec ce rien barré qui se lit avant chaque verbe ? Il indique une double négation, comme si Boyer avait voulu insister ; l'invitation, l'appel au désir de ces verbes, n'est pas de faire, mais de ne pas rien faire, ne pas rien désirer, ne pas rien aimer, ne pas rien entendre...

Denis-Laurent Bouyer